



HAL
open science

La cognition socio-logique

Jean-Sébastien Vayre

► **To cite this version:**

Jean-Sébastien Vayre. La cognition socio-logique: Ou comment s'activent les représentations humaines et sociales. les Mardis de la Socio, Apr 2014, Toulouse, France. hal-00980192

HAL Id: hal-00980192

<https://hal.science/hal-00980192>

Submitted on 17 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA COGNITION SOCIO-LOGIQUE

Ou comment s'activent les représentations humaines et sociales

Jean-Sébastien Vayre¹

Résumé : *A priori*, les sciences sociales n'ont pas à s'intéresser à la cognition. Pourtant, comme le montrent Kaufmann et Clément (2011), l'esprit humain est depuis longtemps théorisé par les sciences de la société. Aussi, dans cette communication, nous souhaitons répondre au questionnement suivant : comment les sciences sociales se représentent-elles l'esprit et comment cette représentation permet-elle de mieux comprendre la cognition et l'activité humaine et sociale ? Dans un premier temps, nous verrons que ce que nous appelons la cognition socio-logique renvoie à trois grandes approches : l'approche cognitive du social, l'approche sociale de la cognition et l'approche de la cognition sociale (Kaufmann et Clément, 2011). Nous montrons ensuite que l'approche de la cognition sociale, qui est anthropologiquement et sociologiquement la plus complète, peut être traduite et comprise autour de quatre strates représentationnelles : celle de la cognition naturelle, celle de la cognition socialisée, celle de la cognition réflexive et celle de la cognition objective (Clément, 2011). Nous concluons en montrant comment ces quatre espaces cognitifs peuvent permettre au sociologue et à l'anthropologue (voire aux spécialistes de la cognition) de mieux comprendre comment se font les actes de représentation, et donc, les actions et les activités humaines et sociales qu'elles sous-tendent.

Mots-clés : sociologie et anthropologie cognitive, représentation, rationalité limitée, action et activité.

¹ Doctorant en sociologie à l'université de Toulouse II – Le Mirail (CERTOP – UMR 5044), jsvayre@univ-tlse2.fr.

Introduction

La psychologie et la neurologie n'ont pas le monopole de la cognition (Borzeix et Cochoy, 2008). L'anthropologie cognitive (Hutchins, 1995 ; Suchman, 1993) et la sociologie cognitive (Cicourel, 1973 ; Berger et Luckman, 1986) ont fait leur preuve. En ce sens, comme le montre, par exemple, le numéro 59 de la revue *Intellectica* (Mille, 2013), les sciences sociales peuvent contribuer au développement de ce que l'on nomme aujourd'hui les sciences cognitives.

Dans cette communication, nous proposons donc de présenter comment les sciences sociales ont abordé les questions de cognition et comment elles peuvent ainsi permettre de mieux comprendre l'esprit humain et l'activité sociale.

Pour ce faire, à travers les trois paradigmes que sont « *l'approche cognitive du social* », « *l'approche sociale de la cognition* » et « *l'approche de la cognition sociale* » (Clément et Kaufmann, 2011) nous commençons par présenter les trois dimensions socio-logiques de la cognition. Nous verrons alors que si l'approche de la cognition sociale est la plus complète et la plus satisfaisante, elle tend néanmoins à complexifier la compréhension que le sociologue ou l'anthropologue peut se faire de la cognition humaine (section 1). Partant, afin de bien la comprendre, nous proposons de la décomposer en quatre « *strates représentationnelles* » (Clément, 2011). Nous exposons alors comment, d'un point de vue sociologique et anthropologique, la cognition humaine est un composé de naturel, de socialisé, de réflexivité et d'objectivité (section 2). Nous concluons en soutenant que c'est dans l'articulation de ses quatre strates représentationnelles de la cognition que sont élaborées les couples perception-inférence-action qui sont au cœur de toute activité sociale. Nous exemplifions cette thèse à partir d'une situation fictive et nous la discutons du point de vue de la théorie de la cognition distribuée (section 3).

1. Les trois approches de la cognition socio-logique

Du point de vue de la sociologie et de l'anthropologie, cognition et activité sont généralement considérées comme intimement intriquées (Licoppe, 2008). Afin de mieux comprendre comment les deux peuvent s'articuler, nous proposons, dans cette première section, de répondre au questionnement suivant : à quel point l'activité sociale est-elle dépendante de la cognition humaine ? À quel point la cognition humaine en jeu dans l'activité sociale est-elle intrinsèque ou extrinsèque au sujet ? À quel point la cognition humaine en jeu dans l'activité sociale est-elle intentionnelle ou non-intentionnelle ?

Pour ce faire, nous commençons par présenter l'approche cognitive du social. Nous verrons que la cognition est ici considérée comme le propre de l'acteur rationnel, que ce soit sur le plan téléologique et/ou axiologique (section 1.1). Ensuite, nous montrons que dans l'approche sociale de la cognition, l'acteur est rationnellement limité (Simon, 1969). En ce sens, il est plutôt considéré comme un agent social puisque sa cognition est largement déterminée par la socialisation et par les effets de situations (section 1.2). Nous exposons alors comment l'approche de la cognition sociale compose une voie intermédiaire. En intégrant les dimensions individuelles et collectives de la cognition, cette perspective permet en effet d'appréhender la cognition comme à la fois incorporée, distribuée et réflexive (section 1.3). Finalement, nous proposons une première synthèse de la manière dont les sciences sociales se représentent la cognition humaine (section 1.4).

1.1. La cognition est individuelle et rationnelle

Du point de vue de la sociologie cognitive française, la cognition humaine est souvent appréhendée à travers l'approche cognitive du social. Précisons alors que celle-ci est influencée par l'individualisme méthodologique wébérien.

Aussi, il n'existe pas, ici, de déterminations sociales invisibles qui viennent guider les comportements des personnes. Car, ces comportements découlent des motivations et des intérêts de l'acteur social qui sait les mobiliser en toute connaissance de cause (Weber, 1956). Dans cette

approche, comme toute action humaine est intentionnellement située socialement (c'est-à-dire orientée significativement par rapport à autrui) elle est toujours dotée d'un sens subjectif suffisamment rationnel pour être comprise par un observateur.

En ce sens, Boudon (1988) développe la notion de « *raison d'agir* » afin de désigner les causes réelles du comportement (i.e. : les principes effectifs de l'action humaine). Pour cet auteur, il s'agit alors de dégager les valeurs causales qui sont accordées aux motivations et aux raisons individuelles. La rationalité axiologique (i.e. : la tradition, l'intérêt à la conformité, etc.) est ainsi assimilée à la catégorie des bonnes raisons qui permettent aux humains de s'activer. Aussi, Bouvier (1995) adopte cette perspective pour repérer comment le raisonnement réflexif vient parfois transformer les croyances collectives. Notons alors que l'acteur rationnel de l'approche cognitive du social apparaît comme un proche voisin du membre compétent et hyper-conforme de l'ethnométhodologie. Chez Garfinkel (1967), les membres de la communauté agissent également de façon intentionnelle et réflexive. Cependant, il est important de souligner qu'à la différence de l'ethnométhodologie, la sociologie des bonnes raisons tend à sous-évaluer les contraintes environnementales (i.e. : les effets de situation/de groupe) dans les processus de cognitifs.

Aussi, selon l'approche cognitive du social, les sciences cognitives actuelles tendent à anéantir le concept d'acteur en substituant à l'ordre des bonnes raisons (i.e. : des processus sociopsychologiques) celui des causes (i.e. : des mécanismes mentaux infra-conscients). De ce fait, la sociologie de la cognition individuelle et rationnelle permet de souligner un des principaux risques du cognitivisme : réduire les phénomènes mentaux à des « *niveaux inférieurs d'existence* » (Bronner, 2006). Or, s'il existe indéniablement des réflexes mentaux chez l'humain, il paraît difficile de réduire leurs croyances humaines à des mécanismes strictement infra-conscients. En effet, pour Clément et Kaufmann les croyances « *sont en fait toujours le produit de raisonnements plus ou moins implicites, obéissant ainsi à un type de causalité différente de celui des causes efficientes, qu'elles soient naturelles ou sociales* » (2011, p. 20).

Pour autant, les humains que nous sommes ont-ils toujours de bonnes raisons permettant de motiver leurs actions ? Les processus cognitifs ne dépendent-ils pas également de principes holistes que l'individualisme méthodologique ne sait pas repérer ? Si le social peut effectivement être compris comme un agrégat de cognitions individuelles et rationnelles, n'est-il pas également possible d'appréhender la cognition comme un ensemble de processus socialement encastés ?

1.2. La cognition est collective et incorporée

Si. Et, c'est justement ce que montre l'approche sociale de la cognition. Car, *a contrario* de l'approche cognitive du social, ici, la société n'est pas appréhendée comme la résultante de l'émergence des représentations et des actions individuelles : le cognitif est intriqué au social. Partant, pour les adeptes de l'approche sociale de la cognition, il s'agit cette fois-ci de focaliser son attention sur la dimension sociale des perceptions, des attentes, des catégorisations et des dispositions (Clément et Kaufmann, 2011).

En effet, selon ce point de vue, le fondement de l'ordre social est cognitif et tout fondement cognitif est de part en part social. Autrement dit, le cognitif prend prise sur l'ordre social qu'il participe à constituer (Berger et Luckmann, 1986). De ce fait, les ressources morales et cognitives sont mobilisées et façonnées dans les processus d'interaction. La cognition ordinaire est donc composée de dimensions impersonnelles et publiques (Mead, 2006). Aussi, comme l'exposent bien les travaux de Lahire (2008), les phénomènes cognitifs ne sont pas indépendants des institutions culturelles et des organisations collectives. C'est pourquoi Quéré (2008) souligne par exemple que la relation de confiance n'est pas une simple stratégie coopérative, ou encore, un cours mécanisme mental instantané et volontaire qui laisse des traces mesurables à l'aide de l'imagerie mentale. C'est un processus normatif et pratique qui s'insère dans des temporalités longues. La relation de confiance ne fait donc pas partie de la catégorie événement mais plutôt de celle des dispositions.

Par conséquent, du point de vue de l'approche sociale de la cognition, la cognition ne renvoie pas à un sujet artificiellement isolé de la société. Elle recouvre des mécanismes qui sont associés à des coutumes, des mœurs, des institutions de sens qui permettent de comprendre l'action humaine sans forcément faire un détour par les sensations individuelles (Descombes, 1996). Ici, l'action est donc toujours située et déterminée par des exigences pratiques et normatives. Autrement dit, selon ce point de vue, la cognition est indissociable de l'action et de la pratique qui ne peuvent se réduire à l'instantanéité du présent. Car, les schèmes de perception et de classification qui permettent l'action découlent de la sédimentation des contextes, des accoutumances et des habitudes passées. C'est pourquoi, chez Lahire (2006), les individus sont considérés comme une composition de plusieurs habitus qui renvoient tous à des espaces de socialisation spécifiques. Néanmoins, si l'acteur est pluriel il n'en reste pas moins tout aussi singulier. Pour Lahire (2006), et à la différence de Kaufmann (2001), il n'y pas de pluralité éclatée de l'identité. C'est pourquoi, dans l'approche sociale de la cognition, la cognition se situe à l'intersection de deux types de temporalités : celle des dispositions, qui sont le fruit de l'incorporation des régularités sociales, et celle des exigences situées dont le contexte d'action est objectivement porteur.

Ainsi, l'approche sociale de la cognition constitue une sorte de démentalisation et d'externalisation des processus cognitifs. En effet, elle insiste généralement sur les dimensions collective (Clark, 2004), située (Lave, 1988), distribuée (Hutchins, 1995) et incarnée (Varela et al., 1993) de la cognition. Selon cette approche, les processus cognitifs ne sont donc pas de simples jeux de représentations et d'inférences se produisant à l'interstice de la perception (i.e. : entrée perceptive/stimuli) et de l'action (i.e. : sorties motrice/réponse ; Steiner 2008). En d'autres termes, ils ne renvoient pas à une manipulation distante de symboles ni à un traitement d'informations circonscrit dans des esprits isolés : ils sont collectifs et font l'objet d'une distribution entre les humains et les artefacts (Hutchins, 1994). Par conséquent, l'infrastructure organisationnelle et matérielle externe est ici, d'un point de vue cognitif, tout aussi centrale que l'esprit individuel et rationnel. En ce sens, les technologies cognitives, qui configurent notre cerveau depuis notre naissance, font partie du couplage monde-corps qui augmente et rallonge notre esprit (Clément et Kaufmann, 2011).

Néanmoins, n'est-il pas trop radical d'affirmer que la cognition se situe essentiellement à l'extérieur des sujets (cf. Robillard, 2011) ? Pour que la cognition soit distribuée ne faut-il pas qu'il y ait une certaine complémentarité ? Aussi, n'existerait-il pas une sorte de vase communicant entre la cognition individuelle et rationnelle (cf. l'approche cognitive du social) et la cognition collective et incorporée (cf. l'approche sociale de la cognition) ?

1.3. La cognition réflexive et distribuée

S'il est effectivement trop radical d'affirmer que la cognition se situe exclusivement à l'extérieur des sujets, il n'existe pas, à proprement parler et du point de vue de l'approche de la cognition sociale, de vase communicant entre la cognition individuelle et rationnelle et la cognition collective et incorporée. En effet, Selon Heintz (2011) ou Pharo (2011), l'idée d'une cognition collective, distribuée et incarnée n'implique pas nécessairement une vision allégée des processus cognitifs. En ce sens, selon cette perspective, le rôle de l'environnement et celui de l'esprit ne doivent pas être considérés comme inversement proportionnels. C'est pourquoi il n'existe pas, concrètement, de vase communicant entre les processus cognitifs internes (cf. cognition individuelle et rationnelle) et externes (cf. cognition collective et incorporée) à l'individu.

Bien au contraire, selon Heintz (2011), les interactions d'un organisme avec son environnement tendent à favoriser son développement cognitif. Dans cette approche, il ne s'agit donc pas, pour le chercheur, de dégager l'équivalence des fonctions cognitives entre différentes instances humaines ou matérielles mais plutôt de décrire les modalités de leur réalisation matérielle. Le travail du sociologue consiste alors à articuler deux formes de descriptions : une description plutôt psychologique et neurophysiologique de l'architecture cérébrale et une description plutôt sociologique de

l'architecture sociale à l'intérieur de laquelle se forme la cognition. Cet ambitieux programme de sociologie cognitive vise ainsi à articuler trois dimensions de la cognition : la dimension causale et matérielle des représentations en tant que processus physiques ; la dimension sémantique des représentations en tant que processus psychologiques ; et la dimension organisationnelle et pragmatique des activités sociales.

D'une certaine façon, Pharo (2011) applique cette approche. Cependant, pour cet auteur, le contenu sémantique des représentations est impersonnel. Par conséquent, la dimension sémantique de la cognition ne doit pas faire l'objet d'une analyse psychologique mais plutôt d'une analyse sociologique. Pharo (2011) se distingue alors d'une posture relativiste puisqu'il cherche à rendre compte, de façon non réductionniste, de la double contrainte culturelle et naturelle de la cognition. Pour ce faire, il s'attache à décrire comment les structures logiques et morales propres aux raisons d'agir de Boudon (1988) s'articulent aux structures neurophysiologiques. Il insiste ainsi sur les capacités réflexives des acteurs qui peuvent leur permettre de se libérer de certaines dépendances physiologiques et/ou sociales (Pharo, 2011). C'est en ce sens que, par exemple, selon Cicourel (2011), certaines « *re-descriptions représentationnelles* » (Karmiloff-Smith, 1992) permettent, durant les interactions communicationnelles, de produire et reproduire des formes culturelles. Ainsi, les individus parviennent quelques fois à s'extraire de l'étroite sphère de leur expérience sensorielle pour s'inscrire dans le cercle plus vaste et collectif de l'expérience de la production sociale et culturelle.

Dans cette approche de la cognition sociale, les processus cognitifs sont donc corrélés à des facteurs naturels et culturels, collectifs et individuels, sociologiques, psychologiques et physiologiques. Cette perspective intégratrice cherche donc à articuler la dimension cognitive du social et la dimension sociale de la cognition mais aussi à assimiler un certain nombre de modèles des sciences cognitives en général. Le problème de cette approche est alors qu'elle est aussi ambitieuse que complexe à comprendre et à opérationnaliser.

1.4. Les trois dimensions de la cognition socio-logique

En tout cas, il apparaît que les sciences sociales ont abordé la cognition selon trois grandes perspectives.

La première perspective est celle de l'approche cognitive du social. Ici, la cognition est le propre de l'individu qui est considéré comme rationnel : l'humain a toujours de bonnes raisons pour s'activer physiquement et intellectuellement comme il le fait. Autrement dit, selon ce point de vue, les processus cognitifs sont le propre de l'acteur social qui est totalement réflexif.

La deuxième perspective est celle de l'approche sociale de la cognition. Dans ce paradigme, la cognition est avant tout le propre du collectif et elle fait l'objet d'un processus d'incorporation : l'activité physique et intellectuelle humaine est déterminée par des dispositions et par les cadres de la situation. De ce fait, les processus cognitifs, qui sont largement non-conscients, ne sont pas le propre de l'acteur individuel et rationnel. La cognition dépend donc de la façon dont elle a été incorporée par l'agent durant sa socialisation et de la manière dont les cadres de la situation viennent l'activer et la distribuer.

La troisième perspective, qui constitue une sorte d'assimilation des deux premières, renvoie à l'approche de la cognition sociale. Cette fois-ci, la cognition constitue une articulation complexe entre réflexivité et distribution : l'humain s'active intellectuellement et physiquement de façon réflexive (du moins autant que possible) en fonction de ses caractéristiques physiologiques, de ses dispositions et de ce qu'il a à disposition. Ici, les processus cognitifs sont un peu réflexifs et un peu routiniers. Multifactoriels, ils sont corrélés à des facteurs physiologiques et psychosociaux. Ils sont donc partiellement naturels et culturels. Autrement dit, pour partie physiologique, la cognition est incorporée par la socialisation, activée et distribuée par les cadres de la situation et ajustée (autant que cela se peut), de façon intentionnelle, par la réflexivité.

Approche cognitive du social	Approche sociale de la cognition
La cognition est individuelle et rationnelle :	La cognition est collective et incorporée :
« Tout un chacun à de bonnes raisons de penser et d'agir comme il le fait »	« Agir et penser entre situation et disposition »
Les processus cognitifs sont réflexifs. Ils sont un composite de bonnes raisons déployées individuellement de façon réflexive, et sont intelligibles et interprétables par autrui	Les processus cognitifs sont infra-conscients. Ils sont incorporés par la socialisation puis activés et distribués par les cadres de la situation

Approche de la cognition sociale

La cognition est réflexive et distribuée :

« Agir et penser entre routine et réflexivité à partir de ses dispositions et des éléments à disposition »

Les processus cognitifs sont réflexifs et infra-conscients. Ils sont corrélés à des facteurs physiologiques et psychosociaux et sont naturels et culturels. Ils sont incorporés par la socialisation, activés et distribués par les cadres de la situation et ajustés intentionnellement dans l'action par la réflexivité.

Tableau récapitulatif 1 : Les trois approches de la cognition

D'un point de vue sociologique et anthropologique, l'approche de la cognition sociale est la plus complète. Cependant, comme tout modèle intégrateur, elle brouille les frontières disciplinaires et conceptuelles. Ce qui tend, comme nous avons pu le remarquer à amont, à rendre sa compréhension et son opérationnalisation relativement complexe. Nous proposons donc, dans la section suivante, de transporter cette complexité disciplinaire et conceptuelle vers l'individu afin de pouvoir la compliquer, c'est-à-dire, la modéliser et la rendre ainsi intelligible et explicable (Latour et Strum, 2006).

2. Les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique

Comme nous venons de le présenter, il est possible de distinguer, dans la littérature des sciences sociales, différents types de processus cognitifs qui sont attribués à différentes sortes de comportements (ou plus exactement différentes manières de les interpréter ; Clément, 2011). Ainsi, comme le montre l'approche de la cognition sociale, si l'approche cognitive du social et l'approche sociale de la cognition voient différemment les processus cognitifs, ce n'est pas tellement parce que l'une d'entre elle a raison et l'autre tort mais plutôt parce que leurs focales sont différentes. C'est tout l'intérêt de développer une approche intégrée que d'avoir une vue de l'objet plus élaborée. Cependant, à vouloir observer des choses trop complexes, on finit souvent par ne plus savoir quoi regarder ! C'est pourquoi nous proposons de compliquer la cognition socio-logique en la décomposant en quatre strates représentationnelles (Clément, 2011 ; Latour et Strum, 2006).

Pour ce faire, nous commençons par présenter les deux strates représentationnelles que recouvrent l'approche cognitive du social et l'approche sociale de la cognition. Nous verrons alors que, dans l'approche cognitive du social (Boudon, 1988), la cognition peut être qualifiée de « *transparente* » (Clément, 2011). Ensuite, nous montrons que, dans l'approche sociale de la cognition (Lahire, 2006), la cognition peut être qualifiée « *d'aveugle* » (section 2.1 ; Clément, 2011). Partant, nous exposons deux perspectives qui se proposent, chacune à sa façon, de dépasser cette opposition des plus classiques. Dans la première, la cognition est naturelle, et dans la seconde, elle est objective (section 2.2 ; Clément, 2011). Nous soutenons alors que, du point de vue des sciences sociales, il est possible de dégager quatre « *strates représentationnelles* » constitutives de la cognition

humaine (Clément, 2011) : celle des processus cognitifs dits naturels, celle de ceux dits socialisés, celle de ceux dits réflexifs et celle de ceux dits objectifs (section 2.3).

2.1. De la cognition transparente à la cognition aveugle

Comme nous l'avons vu, Boudon (2003) développe le concept de rationalité cognitive pour désigner les stratégies mises en œuvre par les individus pour conduire leurs actions dans des conditions normales. Par exemple, selon lui, les idées fausses sont celles qui découlent du meilleur système de raisons possibles imaginables en fonction des compétences de la personne et des informations qu'elle a à disposition (Boudon, 1995). Dans cette perspective, les ressorts de la cognition sont donc toujours accessibles à la personne qui est engagé dans l'action comme aux Autrui qui observent et interprètent cette action. Autrement dit, selon Boudon (1988), les comportements des individus peuvent être ramenés à des motivations et des raisons compréhensibles pour ceux qui les observent. C'est en ce sens que la cognition humaine peut ici être considérée comme transparente (Clément, 2011).

Or, pour Bourdieu (2003) ou encore pour Lahire (2006), cette approche de la cognition transparente est une sorte de fétichisme de la raison. Comme ces auteurs le montrent à différents degrés tout au long de leurs œuvres, les agents jouent le jeu de la société qui n'est pas le fruit de leur création délibérée. Les comportements des agents sont déterminés par des régularités parfois implicites et non-codifiées. C'est ainsi que les urgences des situations de la vie quotidienne poussent les agents à développer un sens pratique, c'est-à-dire un ensemble de logiques de *l'à peu près* qui sont profondément inconscientes et incorporées (Bourdieu, 1994). Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de cognition. Il existe bel et bien, par exemple chez Bourdieu (1994 ; 2003), des schèmes de pensée et des automatismes corporels qui montrent que les processus cognitifs renvoient à des mécanismes largement inconscients. À travers la notion d'*habitus* (Bourdieu, 1994 ; Lahire, 2006), le processus de socialisation constitue ainsi une inscription progressive de l'ordre social dans les cerveaux des êtres humains. L'*habitus* peut donc être considéré comme une sorte de matrice active permettant aux agents de conduire leurs actions à partir d'homologies effectuées automatiquement entre des situations passées et présentes (Lahire, 2006). C'est en ce sens que la cognition humaine, qui est ici largement non-consciente et distribuée, peut être considérée comme aveugle (Clément, 2011).

En synthèse et de façon très schématique, pour le sociologue qui penche plutôt du côté de l'individualisme méthodologique, la cognition est plutôt transparente ; et, pour celui qui penche plutôt du côté de la rupture épistémologique, la cognition est plutôt aveugle (Clément, 2011). Or, nous savons que ces différents points de vue sont largement sous-tendus par des modèles théoriques bien ancrés et opposés. Mais, finalement, qu'en est-il sur le plan empirique ? Ne sommes-nous pas à la fois un peu maître et esclave de nos actes et de nos représentations ? De ce fait, n'est-il pas plus raisonnable de considérer que les acteurs sont aussi des agents et inversement ? Comment faire pour dépasser cette dialectique cognition transparente/cognition aveugle ?

2.2. De la cognition infra-consciente à la cognition objective

Pour commencer, il est possible de dépasser cette opposition par le bas (Clément, 2011). C'est, entre autre, ce que fait Sperber (1996 ; 2004). Car, afin de rapprocher les sciences sociales des sciences de la nature, Sperber (2004) propose d'inscrire la sociologie et l'anthropologie dans un programme matérialiste. Selon lui, tout ce qui existe, existe physiquement. C'est pourquoi, afin de rendre compte de la matérialité des choses, le chercheur doit ici s'attacher à décrire les objets et les processus qu'il observe de façon à ce qu'il soit possible d'en identifier les propriétés physiques. Pour ce faire, Sperber (1996) retient deux éléments dans l'analyse du social : les organismes humains et l'environnement dans lequel ils s'activent. Il dégage alors trois formes d'entités représentationnelles : les productions publiques (i.e. : « toute modification de l'environnement produite par un comportement humain et pouvant faire l'objet d'une perception humaine » ; Sperber, 1996, p. 138) ;

les représentations publiques (i.e. : les « *artefacts dont la fonction est d'assurer une similarité de contenu entre une de leurs causes mentales dans l'esprit du communicateur et un de leurs effets mentaux dans l'esprit du destinataire* » ; Sperber, 1996, p. 139) ; et les représentations mentales (i.e. : ce que les cerveaux construisent de leur environnement). Selon Sperber (1996), puisque les comportements individuels sont principalement des *outputs* des processus mentaux, le poids causal de l'action repose principalement sur cette troisième forme de représentation. Ici, les groupes humains sont ainsi traversés par des chaînes causales infra-conscientes où s'entremêlent récursivement des modifications mentales et des modifications environnementales.

Partant, Sperber (1996) s'appuie sur le modèle de la pertinence linguistique et de la psychologie évolutionniste pour dépasser, par le bas, la contradiction entre cognition transparente et cognition aveugle. Selon lui, les êtres humains sont en effet des lieux où se produisent des processus infra-individuels dont ils ne sont ni les acteurs ni les agents. Ici, la cognition renvoie donc à des mécanismes qui ne sont ni de l'ordre de la socialisation (cf. la cognition aveugle) ni de l'ordre de la rationalité (cf. la cognition transparente). Car, dans cette approche évolutionniste, la cognition est pensée comme un ensemble de systèmes autonomes de résolution de problème qui font l'objet d'une certaine sélection naturelle tout au long de l'histoire humaine. C'est pourquoi, pour Sperber (1996), la cognition est naturelle et infra-consciente (Clément, 2011).

Toutefois, il est également possible de dépasser la dichotomie cognition transparente/cognition aveugle en passant, cette fois-ci, par le haut. C'est ce que fait Descombes (1995) qui s'oppose au point de vue de Sperber (1996). Aussi, Descombes (1995) se distingue nettement des approches mentalistes et individualistes qui caractérisent les sciences cognitives contemporaines. Car, selon lui, les corps humains ne sont pas des boules de billard dont on peut anticiper les trajectoires. Les actions humaines sont généralement caractérisées par une forme d'intentionnalité. Et, l'intention, à l'image de la relation de confiance de Quéré (2008), ne constitue pas un événement mental isolable des cadres sociaux et spatio-temporels. L'intention renvoie plutôt à un ensemble d'efforts et de décisions qui sont subordonnés à un objectif conditionné socialement. Pour le dire autrement, chez Descombes (1995), tout comportement prend un sens par rapport au projet et au contexte qui le motivent et l'organisent.

Cette façon d'aborder l'action et la cognition qui la sous-tend entre ainsi en résonance avec la métaphore de la fourmi développée par Simon (1969) : les comportements de ce petit animal ne sont pas tant déterminés par des coups de tête que par l'environnement qui conditionne son chemin. En effet, chez Descombes, « *toute la complexité du comportement doit être assignée au milieu extérieur, ce qui veut dire que le comportement reflète la complexité du dehors, pas la complexité du dedans* » (1996, p. 210). Dans cette approche, la société est composée d'idées et de valeurs communes qui permettent aux individus de signifier leurs actions dans le même temps que ces idées et valeurs, existant sous formes de règles plus ou moins explicites, sont extérieures aux individus. C'est pourquoi la cognition est ici considérée comme objective (Clément, 2011).

Récapitulons. Nous venons d'exposer deux façons de dépasser la dialectique cognition transparente/cognition aveugle. Dans la première (celle de Sperber ; 1996 ; 2004), il s'agit de franchir la frontière par le bas en montrant que les productions et les représentations publiques découlent de représentations mentales naturelles et infra-conscientes qui s'insèrent dans des contextes particuliers (i.e. : les environnements cognitifs). La cognition, qui est ici abordée d'un point de vue évolutionniste, est considérée comme déterminée par des chaînes causales infra-individuelles et infra-conscientes qui sont façonnées récursivement par les modifications mentales et environnementales provoquées par l'évolution dans le temps. La cognition n'est ni une histoire de rationalité, ni une histoire de socialisation : elle est naturelle. Dans la seconde (celle de Descombes 1996), la cognition est intimement liée à l'action. Et, l'action est toujours socialement située et distribuée. Ainsi, l'action et les processus cognitifs qui en sont sous-jacents sont encastrés dans une sorte de grammaire constituée de règles, de normes, de conventions et de valeurs. Aussi, les idées et valeurs qui sont mobilisées intentionnellement par les individus pour conduire leur action sont produites par des

institutions extérieures aux individus. En ce sens, la cognition est à la fois un peu réflexive (dans le sens où elle fait l'objet d'une rationalité) et un peu non-consciente (dans le sens où elle fait également l'objet d'une socialisation collective). Ici, la cognition est objective.

Partant, nous souhaitons maintenant présenter les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique. Commençons par celles de la cognition naturelles et celles de la cognition socialisées.

2.3. La cognition est un composé de naturel et de socialisé

Rappelons alors qu'en psychologie et en neurologie, le cerveau est appréhendé comme une formidable machine à anticiper. Ainsi, Llinàs (2001) montre que pour qu'un organisme puisse se déplacer dans l'espace, il doit avant tout prédire un minimum les résultats de sa mobilité et de celle des éléments qui constituent l'environnement d'action. Alors, ces capacités d'anticipations, qui se font à très court terme, ne passent pas par des mécanismes cognitifs conscients. Effectivement, comme nous le verrons par la suite, la conscience, qui est généralement considérée comme réflexive, est trop coûteuse en temps et en énergie pour être mobilisée dans toutes les actions déployées ordinairement. C'est pourquoi, pour Clément et Malerstein (2003), la réflexivité est réservée au traitement des situations pour lesquels l'organisme ne dispose pas de réponse directe.

Comme nous l'avons vu avec la cognition naturelle et infra-consciente (Sperber, 1996; 2004), l'homme hérite ainsi, durant sa phylogenèse, de mécanismes d'apprentissage spécifiques dont il peut disposer pour saisir certaines régularités à partir des données pertinentes qui composent son environnement. En ce sens, les pathologies comme la prosopagnosie (i.e. : trouble de la reconnaissance des visages) manifeste bien l'existence d'un esprit infra-conscient que l'on pourrait qualifier de naturel. De plus, Clément et Kaufmann (2008) ont mis en lumière certaines capacités sociales élémentaires qui permettent aux individus d'anticiper les comportements d'Autrui sans pour autant qu'il n'y ait réellement un détour par la cognition réflexive ou encore par la cognition socialisée. Par conséquent, la cognition humaine est bel et bien composée d'un premier niveau d'attentes infra-conscientes et naturelles. Les représentations émergeant à ce premier niveau de traitement informationnel, que l'on peut qualifier de pré-câblé et d'automatique, sont donc non-conscientes. Il est néanmoins important de noter que cette perspective phylogénétique de l'esprit naturel ne peut rendre compte de la totalité de la cognition humaine.

En effet, pour Durkheim (1898), les représentations sociales ne sont pas naturelles. Elles s'imposent aux agents sociaux par un façonnage cognitif qui vient du dehors. En ce sens, Nisbett (2003) et Freidmann (2011) dégagent de nombreuses distinctions dans la manière dont les personnes, ayant subi des socialisations différentes, catégorisent, perçoivent et pensent le monde qui les entoure. C'est ce que montrent les travaux de Zerubavel (1999). La vision que la personne se fait du monde est marquée par le prisme de la socialisation. Ce filtre renvoie directement à une sorte de structure attentionnelle. Et, cette structure attentionnelle est bel et bien présente, lorsque, par exemple, les membres avisés d'un groupe spécifique viennent orienter l'attention des nouveaux arrivants vers ce qu'il convient de considérer comme pertinent. Ainsi, les schémas de pensée/les typifications cognitives, largement étudiés par les psychologues sociaux, sont des ressources de connaissances qui, une fois mobilisées, permettent d'inférer la suite des événements à partir de l'expérience passée et des éléments environnant jugés comme pertinents. Ces sortes d'abrévés décisionnels ne nécessitent pas de traitement conscient (Clément, 2011). Ils s'acquièrent durant la socialisation primaire et secondaire (Berger et Luckmann, 1986) qui nous conduisent à développer des sortes de routines mentales nous permettant de supposer que l'avenir sera conforme au présent (Lahire, 2006). Et, c'est justement parce que la cognition est socialisée que les dispositions peuvent se constituer et être activées par les cadres de la situation.

La cognition socio-logique est donc un composé de naturel et de socialisé. Dès lors, il est possible de dégager deux grands types de processus cognitifs qui recouvrent deux strates représentationnelles (Clément, 2011). La première renvoie au système d'attente infra-conscient et

naturel mis en avant par Sperber (1996 ; 2004). La deuxième renvoie aux structures attentionnelles incorporées par la socialisation et mise en avant par Zerubavel (1999). En d'autres termes, les processus cognitifs peuvent être abordés comme une composition de deux strates représentationnelles référant à deux types de processus cognitifs infra-attentionnels : une première qui recouvre les processus hérités par la phylogenèse et une seconde qui renvoie aux processus incorporés par la socialisation.

Ces deux strates représentationnelles réfléchissent ainsi le « *système automatique* » de Thaler et Sunstein (2008). En effet, chez ces auteurs, le système automatique réfère à tous les processus cognitifs qui se font de façon incontrôlée, sans aucun effort et de manière inconsciente. Le système automatique renvoie donc à tous ces comportements et raisonnements qui se font de façon intuitive, dans l'instant et par associations sans qu'il n'y ait aucune réflexion. Et, c'est bien ce système de guidage automatique qui est désigné par la cognition naturelle et la cognition socialisée (Clément, 2011). Or, chez Thaler et Sunstein (2008), il existe également un « *système réflexive* » qui réfère, par symétrie inversée, à tous les processus cognitifs qui se font de façon contrôlée en engageant un certain effort de la part de la personne, soit, une certaine conscience individuelle. Autrement dit, le système réflexif renvoie à tous ces comportements et raisonnements qui se font en prenant un certain temps et en demandant une certaine réflexion. Les deux premières couches infra-attentionnelles que nous venons de présenter ne rendent donc pas correctement compte de l'ensemble des processus cognitifs.

2.4. La cognition est un composé de réflexivité et d'objectivité

En effet, un nombre important de nos actions quotidiennes sont précédées d'une délibération réflexive. Et, c'est précisément ce que permet de mettre au jour le concept de « *conscience-d'accès* » (Block, 1995). Car, cette notion désigne les divers processus intentionnels de manipulation des représentations qui permettent de combiner des abstractions pour planifier une action ou opérer un raisonnement complexe. Ainsi, il existerait bien une sorte de « *théâtre interne* » virtuel où s'ouvrirait un espace de travail dans lequel il deviendrait possible de mobiliser mentalement un certain nombre de représentations (Baars, 1997). Il y a donc bel et bien des comportements sociaux qui sont soutenus par des processus réflexifs dont les contextes et les limites restent à déterminer. Cependant, cette forme de réflexivité subjective peut être augmentée par une autre forme de réflexivité plus objective.

Selon Descombes, il existe effectivement des représentations culturelles qui peuvent être appréhendées comme des « *solutions inventées et transmises de générations en générations* » (1995, p. 215). Ces représentations sont plus ou moins organisées. Elles sont généralement véhiculées sous la forme de vision du monde, d'univers normatif, de référence partagée, de récit mythologique, etc. Lorsque surgissent des doutes et disputes, les personnes se basent sur ce type de représentations afin de trouver des équivalences permettant de définir le problème et de le traiter comme il convient (Boltanski et Thévenot, 1991). C'est en ce sens que ces macro-représentations peuvent être considérées comme réflexives puisqu'elles sont convoquées par les personnes comme des ressources impliquant généralement une distanciation. Bien entendu, ces macro-représentations sont également objectives puisqu'elles sont directement prises en charge par les dispositifs institutionnels de socialisation (cf. « Les institutions de sens » ; Descombes, 1996). Ces macro-représentations, et la manière dont elles sont mobilisées, montrent bien l'existence d'une cognition objective qui n'est pas incompatible avec une certaine forme de réflexivité.

C'est ainsi que viennent s'ajouter deux autres strates représentationnelles à la cognition sociologique (Clément, 2010). Dès lors, comme nous l'avons vu, dans la couche de la conscience-d'accès (Block, 1995) viennent se déposer les processus cognitifs permettant la réflexivité. Cette troisième couche représentationnelle constitue donc un espace de mise en scène d'un certain nombre de représentation afin de pouvoir, par exemple, élaborer un plan d'action. Et, dans la couche de l'objectivité viennent se déposer un ensemble de macro-représentations qui font l'objet d'une

réflexivité collective (Descombes, 1995). Cette quatrième couche représentationnelle constitue cette fois-ci un espace permettant la convocation d'un certain nombre de macro-représentations afin de pouvoir élaborer des principes de justification permettant de raisonner et de se comporter comme il convient. De la sorte, ces troisième et quatrième strates représentationnelles constituent le système réflexif développé par Thaler et Sunstein (2008).

En ce sens, il semble alors que les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique puissent constituer une modélisation relativement satisfaisante permettant de mieux saisir l'esprit humain en tant qu'être social, et donc, de mieux comprendre comment se fait l'action en société.

3. La cognition socio-logique : synthèse, exemplification et discussion

En conclusion, afin de montrer comment la modélisation de la cognition socio-logique que nous venons de présenter peut permettre au sociologue de mieux comprendre comment se fait l'activité humaine, nous proposons, dans cette dernière section, d'en réaliser une synthèse (section 3.1) que nous exemplifions à l'aide d'une situation fictive (section 3.2) et que nous discutons du point de vue de la théorie de la cognition distribuée (section 3.3).

3.1. Synthèse du modèle de la cognition socio-logique

En résumé, la cognition humaine est la composition de quatre strates représentationnelles (Clément, 2011) qui renvoient à quatre formes de processus cognitifs distincts.

À un premier niveau se trouve le système de guidage automatique où se déroulent les processus cognitifs infra-conscients. Ces mécanismes cognitifs infra-conscients peuvent être décomposés en deux strates représentationnelles. La première couche constitue l'espace des processus cognitifs naturels. Elle peut être présentée comme une sorte de pré-câblage hérité de l'histoire de l'espèce humaine. C'est le système d'attente infra-attentionnel et naturel dont parle Sperber (1996 ; 1994). La deuxième couche compose l'espace des processus cognitifs socialisés. Ici, la cognition est considérée comme une sorte de re-câblage effectué par la socialisation et activé par la situation d'action. C'est le système d'incorporation par la socialisation des structures attentionnelles mis en avant par Zerubavel (1999).

Ensuite, à un deuxième niveau, se trouve le système de guidage réflexif où se déroulent les processus cognitifs intentionnels. Ici aussi, ces mécanismes cognitifs, qui cette fois-ci sont conscients, peuvent être découpés en deux strates représentationnelles. Partant, la troisième couche renvoie à l'espace des processus cognitifs dits réflexifs. À cet étage se trouve une sorte de théâtre interne où il est possible de mettre en scène différentes représentations afin de planifier une action ou de résoudre un problème complexe. C'est le système de la conscience d'accès de Block (1995). Et pour finir, la quatrième couche renvoie à l'espace des processus cognitifs dits objectifs. C'est ici que les macro-représentations sont mobilisées afin d'être convoquées pour orienter les actions et les raisonnements dans le but de se comporter comme il convient. C'est le système de la réflexivité objective de Descombes (1995).

<p>Deuxième niveau : les systèmes cognitifs réflexifs-objectifs</p>	<p>Quatrième strate représentationnelle : l'espace des processus cognitifs objectifs</p> <p>« La cognition est une sorte d'espace de macro-représentations convoquées pour agir et raisonner comme il convient »</p>
<p>(Système de guidage réflexif)</p>	<p>Troisième strate représentationnelle : l'espace des processus cognitifs réflexifs</p> <p>« La cognition est une sorte de « théâtre interne » permettant la mise en scène des représentations »</p>
<p>Premier niveau : les systèmes cognitifs infra-attentionnels</p>	<p>Deuxième strate représentationnelle : l'espace des processus cognitifs socialisés</p> <p>« La cognition est re-câblée par la socialisation et est activée par la situation »</p>
<p>(Système de guidage automatique)</p>	<p>Première strate représentationnelle : l'espace des processus cognitifs naturels</p> <p>« La cognition est pré-câblée par la nature et est héritée par la phylogenèse »</p>

Tableau récapitulatif 2 : Les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique

Ainsi, il est possible de comprendre la dynamique d'une activité sociale comme un enchaînement d'actes de représentation. Et, chaque acte de représentation peut à son tour être saisi par un degré d'activation spécifique d'une ou plusieurs strates représentationnelles. D'une certaine manière, c'est bel et bien ce que Thaler et Sunstein cherchent à illustrer en montrant comment le système de guidage automatique et le système de guidage réflexif peuvent dialoguer :

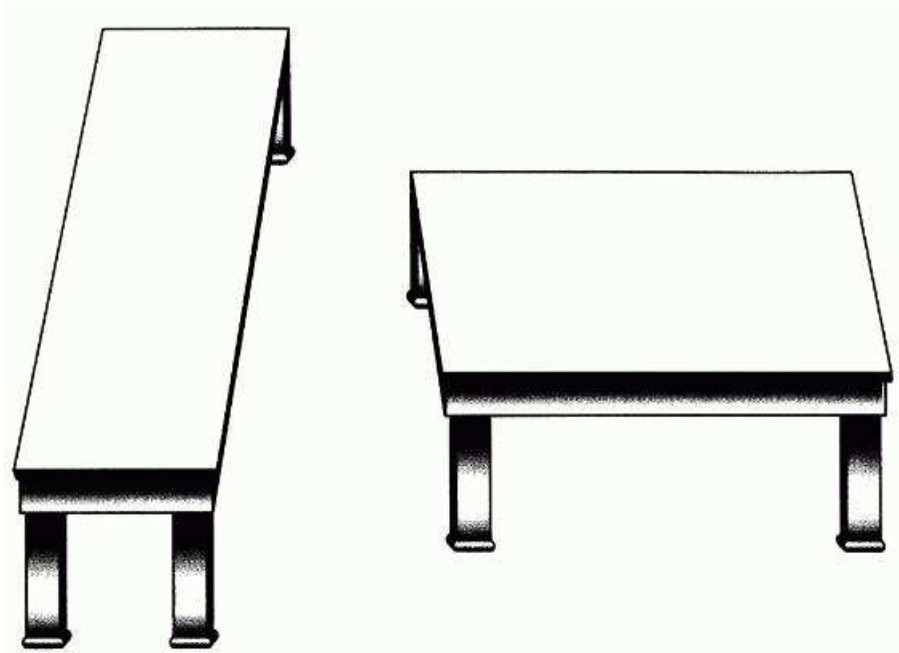
« pour illustrer tout cela, le Système Automatique renvoie à votre réaction intuitive et le Système Réflexif renvoie à votre pensée consciente. Notre intuition peut parfois être juste, mais nous effectuons souvent des erreurs parce que nous réagissons de façon automatique. Le Système Automatique dit « l'avion secoue, je vais mourir », tandis que le Système Réflexif répond « les avions sont très sécurisés ». Le système Automatique dit « ce gros chien va me mordre », et le Système Réflexif répond « la plupart des animaux sont calmes » » (traduit par nous, 2008, p. 21).

Néanmoins, comme l'extrait ci-dessus le présente, s'il semble relativement aisé de repérer comment les systèmes automatique et réflexif se produisent et s'articulent pour plus ou moins bien s'équilibrer/s'ordonner et ainsi donner forme à l'activité, il paraît plus ardu d'exemplifier comment sont activées les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique.

3.2. Exemplification d'activation des quatre strates représentationnelles

Maintenant, nous souhaitons donc exposer une illustration de la manière dont peuvent être activées ces quatre strates représentationnelles. Pour ce faire, nous proposons de commencer par imaginer la situation suivante : nous nous trouvons dans une activité de test de connaissances psychologiques comportant une soixantaine de questions et nous avons à répondre rapidement à l'exercice suivant (précisons que la réponse que nous proposons se déroule en réalité en quelques secondes) :

« Exercice 45 : Veuillez observer attentivement ces deux tables : sont-elles identiques ? Quelle est la plus longue ? Quelle est la plus large ? »



Verbalisation : Nous commençons alors par suivre les consignes et observons attentivement les deux dessins. Dans un premier temps, et cela tout à fait instinctivement, nous voyons que la table de gauche est plus longue et moins large et celle de droite est plus large et moins longue (moins d'une seconde).

Notes : Nous sommes dans la première strate représentationnelle : celle des mécanismes cognitifs infra-attentionnels et naturels.

Verbalisation : Cependant, dans cette fiction, comme nous sommes relativement bien accoutumés aux tests de connaissances psychologiques compte tenu de notre histoire personnelle, nous avons immédiatement l'intuition qu'il se trouve un piège caché derrière cette trop simple question. En effet, notre socialisation d'étudiant nous a permis d'apprendre à mettre systématiquement en doute nos propres perceptions. Cette attitude de suspicion est alors largement activée par le dispositif que constitue le test (moins d'une seconde).

Notes : Ayant appris à percevoir les choses sans forcément croire à notre perception, surtout lors d'un test de connaissances psychologiques, notre intuition d'être face à une question piégée s'insère dans la deuxième strate représentationnelle : celle des mécanismes cognitifs infra-conscients et socialisés.

Verbalisation : En outre, les cadres particuliers de notre activité nous conduisent alors à nous souvenir que les tests psychologiques sont généralement quelque peu pervers. Comme nous l'avons vu dans le dernier épisode de notre série TV préférée, les spécialistes des sciences humaines et sociales sont bien du genre à vouloir nous faire croire ce que l'on ne peut montrer ou encore à nous montrer ce que l'on ne peut croire. Aussi, en nous appuyant sur le bon vieux dicton qui voudrait que les cordonniers sont les plus mal chaussés, nous nous remémorons alors une observation largement partagée par notre groupe d'amis Facebook « Ce qu'est réellement la psychologie » : les psychologues aiment bien s'embrouiller la tête en embrouillant celle des autres avec des tests montrant l'incohérence des comportements humains. Nous en déduisons alors que notre intuition ne doit pas être fautive et que nous devons la contrôler (moins de 10 secondes).

Notes : Par conséquent, en faisant appel à cette macro-représentation stéréotypée des sciences humaines et sociales et de la figure du psychologue, notre intuition d'être face à une question piégée

devient une réflexion nous permettant d'objectiver les contextes de la situation et de justifier les actes intellectuels et physiques que nous sommes en train de déployer. Nous sommes alors dans la quatrième couche sédimentaire, c'est-à-dire dans l'espace de l'objectivité réflexive.

Verbalisation : Cette objectivation réflexive de la situation d'exercice dans laquelle nous nous trouvons, en renforçant intentionnellement l'intuition non-consciente de se faire berner par notre propre perception infra-attentionnelle, nous pousse logiquement à prolonger cette intuition devenue intention en mesurant, à l'aide de notre index, la longueur et la largeur de chaque table. Alors, nous nous apercevons que la largeur et la longueur de chaque table semblent identiques. Cependant, nos mesures sont bien trop imprécises pour confirmer le bien fondé de notre réflexion. Aussi, nous commençons à manipuler mentalement l'ensemble de nos représentations. Ce test nous dit quelque chose... Réfléchissons... Nos cours de première année de psychologie cognitive... Les illusions visuelles... Les deux tables... Shepard ! Ça y est ! Cela nous est revenu. Nous avons déjà lu cet exercice dans l'ouvrage de Roger Shepard sur les illusions visuelles (1990). Maintenant, c'est sûr, nous nous en souvenons bien, les tables sont identiques ! (moins de 10 secondes).

Notes : C'est donc à partir d'une mise en scène mentale de multiples formes de représentations que nous avons pu calculer, en fonction de notre première réflexion objective largement emprunte de macro-représentations stéréotypées, notre première fausse perception et notre première vraie intuition afin de pouvoir répondre à cette question.

Écrivons : « Les deux tables ont la même longueur et la même largeur. Elles sont donc identiques. Il s'agit d'une illusion d'optique présentée par Roger Shepard dans son ouvrage de 1990. ».

3.3. Discussion sur la distribution de la cognition socio-logique

C'est donc en associant les quatre strates représentationnelles de la cognition socio-logique selon des raccourcis bien particuliers que nous avons pu répondre correctement à cet exercice. Ajoutons alors que nous aurions pu faire une certaine économie cognitive si nous avions eu une règle à disposition. Ce qui ne nous aurait cependant pas nécessairement permis de répondre plus rapidement. Les abrégés cognitifs autorisés par la manipulation de la règle peuvent être relativement lents en rapport aux associations abstraites effectuées par de pratiques raccourcis cognitifs subjectifs.

En tout cas, cet instrument, en nous permettant « d'adhérer » les bordures de chaque table et en nous autorisant la « traduction » presque instantanée de chaque longueur et largeur en une mesure certifiée nous aurait conduit à « saisir » plus solidement la supercherie de l'exercice proposé (Mallard, 2009). Autrement dit, la règle, en distribuant notre cognition, nous aurait conduit à répondre autrement à la question en faisant l'économie d'une réflexion qui n'était cependant pas sans intérêt. En outre, l'implémentation de la règle aurait probablement eu pour effet de favoriser l'activation de la troisième strate représentationnelle (i.e. : celle des processus cognitifs réflexifs) au détriment des trois autres. Car, avec la règle, il aurait bien été question de mesurer et de comparer, soit, de calculer. Ce qui ne veut pas dire pour autant que notre activité intellectuelle aurait été moins grande. Mais simplement que la tâche cognitive aurait été modifiée. Rappelons que pour Heintz (2011), il n'y a pas de vase communicant entre les processus cognitifs internes et externes. Ce n'est pas parce que notre cognition, en faisant l'objet d'une distribution, bénéficie d'une certaine économie qu'elle est nécessairement moins intense. En ce sens, l'usage de la règle ne nous aurait pas fondamentalement rendu plus bête ou plus intelligent mais nous aurait simplement permis de répondre autrement.

Notons alors que les probabilités d'élaborer une réponse erronée auraient ainsi été limitées. Néanmoins, rappelons avec Quéré (2011) que l'erreur cognitive, qui est proprement sociale et inévitable, est porteuse d'une productivité épistémique non-négligeable.

Références

- BAARS B.J., 1997. *In the Theater of Consciousness : the Workspace of the Mind*. New York, Oxford University Press.
- BERGER P., LUCKMANN T., 1986. *La construction sociale de la réalité*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- BLOCK N., 1995. « On a confusion about a function of consciousness », *Behavioral and Brain Sciences*, 18 : 227-287.
- BOLTANSKI L., THEVENOT L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard.
- BORZEIX A., COCHOY F., 2008. « Travail et théories de l'activité : vers des « workspace studies » ? », *Sociologie du travail*, 50 (3), 273-286.
- BOUDON R., 1988. « Rationalité et théorie de l'action sociale », in : GUIBERT-SLEDZIEWSKI E., VIEILLARD-BARON J.-L., *Penser le sujet aujourd'hui*. Paris, Méridiens Klincksieck : 139-163.
- BOUDON R., 1995. *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*. Paris, Fayard.
- BOUDON R., 2003. *Raison, bonnes raisons*. Paris, PUF.
- BOURDIEU P., 1994. *Raisons pratiques*. Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU P., 2003. *Méditations pascaliennes*. Paris, Seuil.
- BOUVIER A., 1995. *L'argumentation philosophique. Étude de sociologie cognitive*. Paris, PUF.
- BRONNER G., 2006. « L'acteur social est-il déjà soluble dans les neurosciences ? », *L'année sociologique*, 1 (56) : 331-351.
- CICOUREL A.V., 1973. *Sociology cognitive. Language and meaning*. London, Penguin Education.
- CICOUREL A.V., 2011. « Processus cognitivo-affectifs, interaction et structure sociale », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 325-352.
- CLARK A., 2004. « Memento's revenge : the extended mind revisited », in : MENARY R., *The extended mind*. Amsterdam, John Benjamins.
- CLEMENT F., 2011. « L'esprit de la sociologie. Les sociologues et le fonctionnement de l'esprit humain », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 101-133.
- CLEMENT F., KAUFMANN L., 2008. « Cognition, culture and society. What cognitive scientists have to say to social scientists », *Intellectica* : 46-47.
- CLEMENT F., KAUFMANN L., 2011. « L'esprit des sociétés. Bilan et perspectives en sociologie », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 7-40.
- CLEMENT F., MALERSTEIN A.J., 2003. « What is it like to be conscious ? The ontogenesis of consciousness », *Philosophical Psychology*, 16 (1) : 67-85.
- DESCOMBES V., 1995. *La Dénrée mentale*. Paris, Minuit.
- DESCOMBES V., 1996. *Les institutions du sens*. Paris, Minuit.
- DURKHEIM E., 1898. « Représentation individuelles et représentations collectives », http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/Socio_et_philo/ch_1_representations/representations.pdf.

- FRIEDMAN A., 2011. « La perception : une approche en sociologie cognitive », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 161-192.
- GARFINKEL H., 1967. *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall.
- HEINTZ C., 2011. « Les fondements psychiques et sociaux de la cognition distribuée », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 277-298.
- HUTCHINS E., 1994. « Comment le cockpit se souvient de ses vitesses », *Sociologie du travail*, 36 (4) : 451-473.
- HUTCHINS E., 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge, MIT Press.
- KARMILOFF-SMITH A., 1992. *Beyond Modularity : A developmental Perspective on Cognitive Science*. Cambridge, MIT Press.
- KAUFMANN J.-C., 2001. *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*. Paris, Nathan.
- LAHIRE B., 2006. *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris, Hachette Littératures.
- LATOUR B., STRUM S., 2006. « Redéfinir le lien social : des babouins aux humains », in : LATOUR B., AKRICH M., CALLON M., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris, École des Mines de Paris : 71-86.
- LAVE J., 1988. *Cognition in Practice*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LICOPPE C., 2008. « Dans le « carré de l'activité » : perspectives internationales sur le travail et l'activité », *Sociologie du travail*, 50 (3) : 287-302.
- LLINAS R.R., 2001. *I of the Vortex : from Neurons to Self*. Cambridge, MIT Press.
- MALLARD A., 2009. *Tome 1 – Le cadrage cognitif et relationnel de l'échange marchand : analyse sociologique des formes de l'organisation commerciale*. Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de Franck Cochoy, délivré par l'université de Toulouse II Le Mirail.
- MEAD G., 2006. *L'esprit, le soi et la société*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MILLE A., 2013. « De la trace à la connaissance à l'ère du Web », *Intellectica*, 59 (1) : 7-28.
- NISBETT R.E., 2003. *The Geography of Thought. How Asians and Westerners Think Differently, and Why*. New York, Free Press.
- PHARO P., 2011. « Réalisme cognitif et dépendance pratique », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 299-324.
- QUERE L., 2008. « Les neurosciences fournissent-elles une explication « plus » scientifique des phénomènes socioculturels ? Le cas de la confiance », in : LAHIRE B., ROSENTHAL C., *La cognition au prisme des sciences sociales*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines : 23-54.
- QUERE L., 2011. « L'erreur dans la cognition sociale », in : CLEMENT F., KAUFMANN L., *La sociologie cognitive*. Paris, La maison des sciences de l'homme : 219-248.
- ROBILLARD J., 2011. *La société savante : communication et cognition sociale*. Québec, Presses Universitaires du Québec.
- SHEPARD R., 1990. *Mind Sights : Original Visual Illusions, Ambiguities, and Other Anomalies, with a Commentary on the Play of Mind in Perception and Art*. New York, Freeman.
- SIMON H.A., 1969. *The Sciences of the Artificial*. Cambridge, The MIT Press.
- SPERBER D., 1996. *La contagion des idées*. Paris, Odile Jacob.
- SPERBER D., 2004. « Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme », in : ANDLER D.

- (Dir.), *Introduction aux sciences cognitives*. Paris, Gallimard : 493-542.
- STEINER P., 2008. « Sciences cognitives, tournant pragmatique et horizons pragmatistes », *Tracés*, 2 (15) : 85-105.
- SUCHMAN L., 1993. *Plan and situated actions : the problem of human-machine communication*. Cambridge, Cambridge University Press.
- THALER R.H., SUNSTEIN C.R., 2008. *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*. New York, Penguin Books.
- VARELA F., THOMPSON E., ROSCH E., 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris, Seuil.
- WEBER M., 1956. *Économie et société. Les catégories de la sociologie. Tome I*. Paris, Plon.
- ZERUBAVEL E., 1999. *Social Mindscapes : An Invitation to Cognitive Sociology*. Cambridge, Harvard University Press.